

PENSER L'ÉMOTION EN THÉRAPIE SYSTÉMIQUE:

LE BLASON FAMILIAL

Yveline REY*

Résumé: *Penser l'émotion en thérapie systémique: le blason familial.* - Ce texte qui fait suite à l'article de 1996, «Mémoire, oubli et nostalgie en thérapie familiale», reprend le thème: identité, appartenance et transmission familiale. Cette fois l'accent est mis sur comment penser l'émotion en thérapie systémique ? Ce questionnement s'appuie sur la présentation d'une technique d'entretien, objet médiateur de la communication, le blason familial et se propose d'explorer en quoi le concept de résilience peut s'avérer utile dans la relation d'aide aux couples et aux familles.

Summary : *How to think emotions in systemic therapy: the family blazon.* — This paper focuses on identity, belonging and transmission in families; it is a development of a paper published in 1996 entitled «Memory, Forgetting and Nostalgia in Family Therapy». These developments are devoted to the understanding of émotion thinking. This understanding relies on the presentation of an interview technic : the «family blazon» which shows how the concept of resiliency may be useful for helping couples and families.

Resumen: *Idear emoción en la terapia sistémica: et blazón familiar.* - Siguiendo el papel de 1996: memoria, olvido y nostalgia en la terapia familiar, este texto vuelve a tomar el tema : identidad, pertenencia y transmisión familiar. Esta vez, recalamos el modo de idear la emoción en la terapia familiar. Esta interrogación se funda en la presentación de una tecnica de entrevista, el blazón familiar como objeto mediador de la comunicación y tambien se propone la exploration de la utilidad del concepto de resiliencia para ayudar a parejas y familias.

Mots-clés : Identité - Appartenance - Transmission familiale - Émotion - Résilience.

Key words : Identity - Belonging - Transmission in families - Emotion - Resiliency.

Palabras-claves : Identidad - Pertenencia - Transmisión familiar - Resiliencia.

«Votre carte d'identité porte vos nom, prénoms, sexe et nationalité, puisque vous appartenez à telle famille, ce genre et un pays. Or ces marques n'épuisent pas vos caractéristiques particulières innombrables et variables dans le temps.»
«Par bonheur, vous ne saurez jamais vraiment, malgré tout, votre véritable identité, trop multiple, confuse et fluctuante. Vous ne l'avez jamais vue.» «Visible pourtant, votre carte d'identité ne vous apprenait pas grand-chose, par pauvreté logique, alors que le blason, déjà, vous permet de la mieux approcher, d'observer plus finement le profil de votre réelle et complexe singularité, au moins experte ou cognitive...»
«Ignorant, à la limite, notre vraie identité, nous voici recouverts, sans recours, par l'ombre de nos appartenances. Peu de moi dans pas de nous: individus gris noyés par des collectifs noirs...»

* Yveline REY: Maître de conférence en Psychologie Clinique - Université de Savoie Chambéry Directeur Scientifique du C.E.R.A.S. de Grenoble.

«Pourquoi l'appartenance paraît-elle au moins aussi difficile à comprendre que la personne solitaire ou la communauté ? Parce qu'elle non plus ne se voit pas». «Observez, maintenant, sur l'écran, les liaisons, enfin visibles, elles aussi, de votre blason singulier mobile et de l'arbre vif des connaissances de votre collectif temporaire: voici l'image de l'appartenance qui greffe, en ce moment, votre identité sur le groupe. Non seulement vous la voyez, mais, pour cette raison-là, justement vous pouvez la transformer, la faire évoluer, la piloter, la protéger, l'exciter, la faire disparaître...»
«Comment connecter, en effet, ce que vous savez ou pouvez faire et ce que nous pouvons et savons faire ensemble ?»

Michel Serres (1993, p. 13-14)

Ces propos de Michel Serres cités en préface d'un ouvrage à visée pédagogique (Authier, Lévy, 1992) font fortement écho à notre propre réflexion sur la transmission familiale (Rey, 1996) et sur une modélisation systémique dans la relation d'aide qui utilise, au plan méthodologique, des objets transactionnels appelés «objets flottants » (Caillé et Rey, 1994) dont l'un des plus récents est précisément le blason familial. Le blason à usage pédagogique et le blason utilisé en thérapie familiale ou individuelle ont en commun de rendre lisible une ou plusieurs des images de l'identité d'appartenance et d'être des cartes mobiles, interactives, temporaires et donc évolutives. Ce qui semble les distinguer au premier abord est que le blason pédagogique est un outil à dominante cognitive (représentation graphique des savoirs, savoir-faire et savoirs de vie) alors que le blason à usage thérapeutique aurait une dominante plus émotionnelle. On le verra cette distinction n'est plus aussi claire dès lors que le ressentir n'est plus opposé au penser.

Une autre distinction sans doute plus pertinente serait que l'emploi pédagogique du blason concerne davantage les modèles opérationnels, ceux qui permettent de gérer les problèmes techniques et relationnels (comment se comporter et agir en fonction des circonstances, comment communiquer avec qui, etc...), alors que le blason familial, lui, renvoie aux modèles fondateurs, ceux qui identifient la famille comme unique et lui confèrent sa singularité (Caillé et Rey, 1988,1996). Autrement dit il devient le support graphique des croyances partagées sur ce qu'est cette famille, sur son identité.

Cet article a un triple objectif:

- Ouvrir, à partir de la dialectique identité/appartenance/transmission familiale, une réflexion sur comment penser l'émotion en thérapie systémique.
- Montrer, à travers la présentation d'un rituel thérapeutique, le blason familial, comment travailler sur le passage du senti au mental ou du penser au ressenti.
- Enfin interroger la notion de compétence dans les familles en souffrance et son rapport avec le concept de résilience développé actuellement en pédo-psychiatrie, en éthologie clinique et en écologie humaine et sociale.

Identité, appartenance et mémoire familiale

Il n'y a pas d'identité sans appartenance

Beaucoup de choses ont déjà été dites par les systémiciens sur ce thème de l'identité et de l'appartenance, évoqué par M. Serres dans cette préface, et qu'ils ont d'emblée privilégié. L'idée systémique la mieux partagée étant que l'identité d'un individu se construit au carrefour de ses appartenances (famille, fratrie, école, groupe de pairs, etc.), par le biais de l'interaction. Étant entendu que si les interactions observables ont une dimension synchronique: que se passe-t-il ici et maintenant entre cet individu et son groupe d'appartenance, que disent-ils, que font-ils les uns avec les autres, quelles sont les règles de l'échange, les codes, les rites, etc. Elles ont aussi une dimension horizontale (ou diachronique), celle des croyances partagées qui elle parle de l'histoire qu'on se raconte, avec ses blancs, ses secrets, ses délégations, des loyautés plus ou moins visibles qui accouchent de missions plus ou moins claires. En bref, quels sont les mythes qui structurent la danse entre appartenance et autonomie et comment cette danse conforte-t-elle les mythes qui vont venir tricoter l'identité individuelle.

Il n'y a pas d'identité sans mémoire

On comprend alors que cette danse appartenance/identité ne peut se faire sans un troisième partenaire: la mémoire familiale. Il n'y a en effet pas d'identité sans mémoire: car pour pouvoir s'identifier, produire de l'idem et parvenir presque simultanément à s'individuer, à produire de la différence, nous avons besoin du souvenir. La conformité et la singularité d'un individu ou d'un groupe s'écrivent avec l'encre de la mémoire et les points de suspension de l'oubli. Dans un précédent article (Rey, 1996) nous remarquons que la mémoire familiale s'organisait autour de deux grands axes: un axe vertical qui est celui de la transmission des savoirs d'une génération à l'autre, un axe horizontal qui relie la micro-culture familiale à son écosystème socioculturel. Il semble que ces dernières années, après avoir d'abord mis l'accent sur le tout «hic et nunc», les praticiens-chercheurs systémiciens aient tendance à privilégier le tronc vertical du transgénérationnel au risque de négliger les autres arbres de la forêt: à savoir le climat familial actuel avec ses incidents ou accidents internes, ainsi que les contingences, conditions et circonstances extérieures qui vont imprimer en continu le modèle transmis autant que celui-ci en retour donnera sens à ce qui est vécu. Par exemple, pour rester dans l'actualité récente, si une famille se trouve prise dans la tourmente qui agite la région du Kosovo, il est peu probable que ses membres aient prêté grand intérêt à l'éclipse solaire du 11 août 99 et que ce phénomène astronomique devienne une référence dans l'histoire familiale; il en va tout autrement pour une famille qui, à cette même période, passe tranquillement et en toute disponibilité des vacances en Bretagne. Ce jour-là, pour ces gens-là, l'éclipse aura justement éclipsé tous les autres événements à moins qu'elle n'ait au contraire donné une tonalité émotionnelle supplémentaire à un mariage, une naissance ou un décès survenu ce même jour.

Il n'y a pas de mémoire sans émotion

En bref, la transmission familiale résulte d'une combinatoire complexe entre ce qui est légué (mémoire mais aussi oubli), les sollicitations, exigences internes du moment et les injonctions ou pressions de l'environnement. Selon la période et l'atmosphère de l'époque un événement sera sélectionné, stocké, prendra du relief ou au contraire sera évincé, occulté, voire annulé du récit familial. En effet, comme le disait déjà Proust avec sa fameuse madeleine et comme le montrent les recherches les plus récentes en ce domaine, cette alchimie savante s'inscrit toujours dans une trame émotionnelle déterminante: il n'y aurait pas en effet de mémoire humaine sans émotion, qu'il s'agisse de mémoire individuelle ou de mémoire communautaire. Il convient cependant d'ajouter, comme nous l'apprend la clinique de la thérapie familiale, que moins le degré d'autonomie et de différenciation de soi est élevé au sein d'un groupe plus la mémoire collective va recouvrir la mémoire individuelle, ce qui se traduira selon les cas, comme nous le notions dans un précédent texte, par une carence ou un excès du sentiment de nostalgie avec des effets secondaires au niveau de la construction du temps dans le tissu narratif familial et sur les comportements qui en résultent. Par exemple l'excès de nostalgie tend à valoriser un passé idéalisé qui va envahir le présent et oblitérer l'avenir (temps sidéré) alors qu'une carence totale de nostalgie pousse à surinvestir le présent et le futur (temps accéléré) (Rey, 1996).

Comment penser l'émotion ?

Si nous commençons à voir comment l'émotion entre en scène dans la problématique de la transmission familiale, deux points importants restent à clarifier: comment intégrer cette donnée à notre élaboration théorique ? Comment travailler avec dans notre pratique de thérapeute ?

Il y a déjà quelques années, un congrès international organisé par les thérapeutes familiaux à Sorrente en Italie prenait pour thème « systèmes et sentiments ». Y fut-il vraiment question de sentiment ? Rien n'est moins certain, tant le sujet semblait encore périlleux. Cependant reste de cette rencontre le signe, l'indice que les cliniciens qui travaillent avec les familles éprouvent de plus en plus la nécessité d'aborder les dispositions affectives, sans pour autant trop savoir comment le faire. C'est-à-dire sans retomber dans une théorie des pulsions telle qu'elle fut développée par la psychanalyse, sans non plus -se laisser déborder par un sentimentalisme ruisselant à l'honneur dans certains shows télévisés.

En bref la grande question qui va s'imposant aux praticiens chercheurs en clinique systémique (mais sans doute aussi pour d'autres écoles) est: comment réconcilier pensée et émotion ? Comment en finir avec le conflit, cher à Pascal, entre passion et raison ?

C'est une question légitime, selon la formule de von Foerster, en ce sens qu'on ne connaît pas d'avance la réponse et que c'est le terrain de la pratique qui nous confronte à la pertinence d'explorer ce chemin.

Comme le suggérait déjà Musil dans son ouvrage *L'homme sans qualité*, dans sentimental il y a le sentir et le mental (Lombarde et Malligan, 1999). Ces auteurs insistent aussi sur le fait que nos émotions entretiennent un rapport continu et étroit avec nos actions, nos croyances, nos décisions, nos pensées (p. 483). Les thérapeutes familiaux ont confirmé ce qu'écrivaient certains auteurs comme Stendhal, dès la fin du XIX^e siècle, sur les jeux et les enjeux des émotions dans l'interaction de ses personnages, en montrant qu'aucune décision d'importance ne pouvait se prendre dans une famille sans que l'émotion n'y participe à visage plus ou moins découvert (pour ne parler, par exemple, que des jeux psychotiques dans la famille).

Est-ce pour autant dire que l'émotion est illogique ou irrationnelle ? Si certains cognitivistes, comme par exemple Damasio (1995), commencent à proposer une intégration des deux mondes que sont la raison et la passion, en s'insurgeant contre «l'erreur de Descartes», il y a déjà longtemps que les systémiciens répètent que l'émotion fait partie de la logique familiale (Caillé, 1985). Au fur à mesure qu'ils se sont éloignés d'une épistémologie de la description pour adopter une épistémologie de la construction (Onnis, 1999) le discours des thérapeutes familiaux s'est débarrassé de la partition corps/psyché pour s'enrichir d'un langage aux articulations complexes et à préférer la dialogique (au sens strict de dialogue entre deux logiques) à la directivité. L'émotion devient alors la matière même, les fils de soie ou de chanvre qui permettent aux différentes narrations de se tisser. Car l'émotion pour se déployer a besoin de l'interaction, la façon dont elle est reçue, répercutée, niée, partagée va lui donner sens et le sens est un fait collectif (de Souza, 1999). «*Si maître que je sois de mes gestes et de mes paroles, je ne serai jamais maître absolu de leur sens, qui leur est donné par ceux qui me les ont appris.*» (p. 495) Et, ajouterons-nous, par ceux qui les accueillent dans une situation donnée, dans un contexte spécifique.

Méthodologie: penser l'émotion dans la relation d'aide

Depuis une vingtaine d'années nous travaillons en collaboration avec Philippe Caillé à élaborer une modélisation et une méthodologie de la relation d'aide qui permettent d'instaurer et de maintenir dans le dialogue «une distance juste». Cette distance juste offre un espace de liberté qui protège les différents partenaires aussi bien de la fusion et du monopole de modèle que de l'explication stérile qui conduit à la confrontation et à l'escalade pour savoir qui a raison.

Ces techniques d'entretien qui sont des rituels thérapeutiques, nous les avons appelés «objets flottants» (Caillé et Rey, 1994). Ils flottent en balisant le cadre de la rencontre mais aussi, tels des montgolfières, en révélant différentes facettes de la «réalité» et de l'histoire familiales favorisant ainsi la construction de logiques alternatives.

Transactionnels autant que transitionnels ces objets laissent une trace du parcours effectué en commun, trace qui constitue un message «irré récupérable» (Rey, 1987). En effet si les paroles s'envolent et peuvent être manipulées, ces objets co-crés au sein de la rencontre deviennent les témoins d'une autre communication, en grande partie analogique et métaphorique, qui ouvre à de nouveaux choix.

Cependant un aspect moins connu de ces «objets flottants» est qu'ils représentent une méthode utile et pertinente pour penser l'émotion, pour représenter ce qui est ressenti dans la relation d'aide aux couples et aux familles ainsi que nous allons le voir à travers la présentation du blason familial.

Quand Jeanne, la quarantaine, mariée depuis douze ans à Manuel, raconte d'une voix retenue mais les larmes aux yeux, qu'elle n'a encore jamais été admise chez ces beaux-parents. Que ceux-ci la font attendre dans la cuisine lorsqu'elle amène en visite ses deux enfants. Que son mari n'a révélé à ses parents son mariage et la naissance de sa fille que lorsque est né le deuxième enfant, un garçon cette fois !

Qu'est-ce qui est transmis de la colère, de l'humiliation, de la honte de cette femme aux enfants (13 ans et 10 ans), présents à cette séance mais qui chahutent pour ne pas entendre ce discours pourtant tellement mesuré de leur mère. Qu'est-ce qui est transmis au conjoint ? Les paroles semblent bien insuffisantes et totalement dénuées d'effet à faire évoluer la situation.

Lorsque Stanislas âgé d'une quinzaine d'années et qui, en plus d'une importante inadaptation scolaire, multiplie les conduites à risque déclare, au détour d'un jeu de l'oie et sous couvert de cartes blanches, qu'il est dépositaire d'un secret, qu'il est le confident de sa mère et qu'il se sent coupable qu'elle se soit sacrifiée pour lui. Que veulent vraiment dire ces paroles ? Que racontent-elles de la souffrance, de l'amertume de la femme, du désarroi, de la rancœur du père, de la rage du fils ?

Comme le remarque B. Cyrulnik (1999, pp. 185,180):

*«Il ne suffit pas de dire son malheur pour que tout soit réglé. La réaction de celui qui entend imprègne un sentiment dans le psychisme de celui qui se confie»...«partager son malheur, c'est demander à nos proches de mener notre propre combat». Mais aussi:
« Nous nous trompons de malade. Ce n'est pas tant sur le blessé qu'il faut agir afin qu'il souffre moins, c'est surtout sur la culture.» (p. 190).*

Le blason familial, comme les autres objets flottants médiateurs de la communication, a pour ambition affichée de travailler avec et sur la culture du groupe d'appartenance.

Par exemple, prenons les blasons de Jeanne et de Stanislas, que nous apprennent-ils ?

La consigne est d'une grande simplicité: chaque membre présent de la famille est invité à remplir les cases d'un blason vide selon les indications (parfois modulables) de l'intervenant (figures 1 et 2) en précisant qu'il s'agit de confectionner, à partir des souvenirs et des représentations de chacun, un blason qui pourrait être celui de cette famille ici présente.

Cet objet flottant, tout comme les masques (Caillé et Rey, 1994), va offrir un espace/temps où vont pouvoir se projeter, s'imprimer mais aussi se décaler tout un faisceau d'émotions. Mais plus spécifiquement, le blason joue avec le temps: tout d'abord il demande de proposer *dans les cases «objet» et «devise»*, de dessiner un objet emblématique de la famille puis d'imaginer quelle pourrait être sa maxime.

Emblème et devise sont de l'ordre de l'intemporel et renvoient au temps mythique de la famille pensée par l'individu.

Puis *la case du passé* invite à choisir, à sélectionner un personnage et/ou un événement qui appartiennent à l'histoire de la famille. Le temps est ici celui de la narration et rend lisible quelques fils qui relient présent, reconstruction du passé et projection dans l'avenir.

Dans *la case du présent*, en bas à gauche il s'agit de nommer les alliances, les ressources, les soutiens dont disposent actuellement les différents membres du groupe. Vaste question qui fait apparaître en creux les manques, les insuffisances, les conflits, les mésententes et toute la dialectique confiance/défiance/méfiance, c'est dire qu'elle est le plus souvent abordée avec prudence, voire avec réserve.

Enfin *la case avenir* concerne à la fois les missions dont chacun se sent investi et qui sont de l'ordre de l'appartenance et de la loyauté et les projets plus individualisés qui relèvent du sujet et de son autonomie. Ici ce qui devient visible, c'est une séquence de la chorégraphie dépendance/indépendance. Cette case avenir réintroduit aussi le futur (immédiat, antérieur ou lointain) et suppose, bien évidemment, qu'il soit possible de l'envisager. L'expérience clinique montre, mais cette direction de recherche reste à approfondir, que cette case est la plus difficile à remplir pour les familles où il y a un excès de nostalgie en référence à notre remarque précédente.

Figure 1 : Blason vide (ici schématisé).

Figure 2: Indications données pour remplir le blason.

Devise ou Maxime (de la famille)	
Passé Un personnage et/ou un événement qui ont marqué l'histoire familiale:	Objet/Blason (dessin ou découpage) Emblème qui représente la famille:
Présent Qui aide ou soutient qui ? Alliances et ressources actuelles :	Avenir: Missions (ce qui doit être accompli au niveau familial) : Projets personnels :

Mais revenons à Jeanne et à son blason. (Figures 3 et 4)

Dans la case objet, elle choisit comme emblème de la famille une branche d'olivier qui symbolise la paix. Autrement dit, comme le feront les autres membres de ce groupe, elle fait référence par ce choix d'emblème à une famille idéale ou idéalisée. De la même façon le père, la fille de 13 ans et le fils de 10 ans exprimeront ce qui pour eux fait la qualité essentielle d'une famille et qu'ils ont reconnu auparavant faire défaut dans la leur. Plus qu'un simple souci de réparation, ce choix exprime une dynamique émotionnelle spécifique qui consiste à utiliser le manque comme drapeau !

Figure 3: Blason de Jeanne.

DONNER DE L'AMOUR	
Passé : Ma grand-mère malade chez qui j'étais enfant Mon mariage	Dessin d'une branche d'olivier symbole de paix
Présent: Moi j'aide les autres	Avenir: Rester ensemble et se réaliser

Figure 4: Blason des autres membres de la famille de Jeanne.

Manuel : AMOUR TOUJOURS Aline : SANS FAMILLE ON N'EXISTE PAS Jérôme : VOYAGER TRÈS LOIN ET REVENIR	
Passé : Manuel : mon grand-père maternel : un exemple Mon mariage Aline et Jérôme : Charlemagne	Manuel : le marteau et l'équerre (construire) Aline : un chat au foyer (calme et chaleur) Jérôme : le drapeau olympique (les anneaux entrelacés)
Présent: Manuel : soutien entre Manuel et Jeanne, entre Aline et Jérôme Aline : mon frère et moi Jérôme : ma mère	Avenir: Manuel : Trouver un appartement où chacun ait sa place Aline : voyager Jérôme : changer d'appartement et voyager

La case du passé va permettre à Jeanne de parler de sa petite enfance lorsqu'elle vivait choyée et heureuse chez sa grand-mère maternelle mais aussi de son enfance douloureuse lorsqu'elle est retournée vivre chez ses parents qui préféraient son frère mais qui de toutes façons, entre leurs disputes et leur travail, n'avaient ni de temps ni de disponibilité affective à donner à leurs enfants. Pour cette case le groupe familial se scinde en deux: le père transposant le discours de sa femme sur

sa propre famille d'origine et mettant l'accent sur le mariage comme événement marquant, alors que les enfants, sans se consulter, optent pour Charlemagne comme personnage du passé parce qu'il a inventé l'école (disent-ils et en sachant qu'ils sont tous deux en échec scolaire). Cependant avec le choix de Charlemagne, c'est une valeur fondatrice de la famille qui est mise en avant: il est important d'étudier. Ce choix permet aussi d'échapper au dilemme d'élire et donc de préférer un personnage familial du passé, une façon astucieuse de résoudre les conflits de loyauté entre les familles d'origine mais ce choix signale du même coup combien ce registre est sensible.

Dans la case du présent, Jeanne va se définir comme la soignante des autres, sous-entendu qu'elle ne reçoit d'aide ou de soutien de personne et qu'elle représente les ressources de la famille (c'est elle qui a fait la demande de thérapie familiale et qui s'est toujours montrée la plus motivée). Si son fils partage cette opinion, le père et sa fille n'hésiteront pas à introduire une différence en soulignant des alliances intra-générationnelles jusque-là peu visibles mais qui, une fois énoncées, iront en s'affirmant. Comme si le discours implicite était: «maintenant que nous avons décidé que cela était une des richesses de notre blason, nous pouvons le montrer». Une jolie construction de la réalité où le chemin semble bien se faire en marchant !

Dans la case avenir Jeanne réussira à faire tenir en une seule phrase les missions et les projets en écrivant: «rester ensemble et se réaliser». Bel exemple de paradoxe où l'injonction contraint à soumettre les finalités de l'individu à celles de sa communauté d'appartenance, mais la forme impersonnelle utilisée montre à la fois l'utopie de cette espérance et le désespoir qu'elle masque. Les autres membres de la famille n'hésiteront pas à introduire un langage plus pragmatique (trouver un appartement ou changer de maison, voyager) qui permet, tout en restant fidèle à l'injonction, d'amorcer un changement qui effectivement se réalisera le mois suivant cette séance, alors que les assistantes sociales s'évertuaient depuis des années à pousser cette famille (qui n'était pas par ailleurs d'un niveau social défavorisé) à trouver un logement plus vaste où chacun aurait son espace. Devant l'échec de ces efforts, une problématique d'inceste avait été évoquée et figurait dans le dossier !

Quant à la devise choisie: «donner de l'amour», elle résume à la fois la souffrance de l'héritage familial où l'amour était interdit de séjour (dans les deux familles d'origine avaient commenté les parents) et l'aspiration fondée, mais sans espoir, de recevoir ce qu'on a donné, c'est-à-dire d'être «légitimé» au sens de I. Boszormenyi. La souffrance, le poids des loyautés peuvent enfin être abordés par l'intermédiaire d'une co-construction qui exprime ici l'intense besoin de reconnaissance.

Ce blason familial fait bien apparaître les fils qui relient appartenance et identité et comment «cette identité est recouverte, sans recours, par l'ombre des appartenances», pour reprendre la formule de M. Serres (1992). Mais à la différence de l'outil pédagogique, le blason «rituel thérapeutique» condense la charge émotionnelle familiale tout en la diffractant à travers chaque représentation, ce qui la rend plus supportable et permet de passer du signe au sens, et du sentir au représenter.

Que montre le blason de Stanislas et que disent les membres de sa famille à travers la coréalisation de cet objet ? (Figures 5 et 6)

Et bien tout d'abord, le blason de Stanislas ne montre rien, celui-ci prétextant ne pas avoir eu d'idée, laisse sa feuille pliée en quatre devant lui et déclare qu'il le construira quand il aura vu celui des autres membres de sa famille

Le thérapeute lui propose alors (le confortant ainsi dans sa prise de contrôle) de rassembler toutes les indications données individuellement par les différents membres de la famille sur une grande feuille accrochée au tableau, ce que Stanislas accepte volontiers, se révélant un excellent chef d'orchestre de la séance.

Dans la case objet Madame a dessiné un tonneau des Danaïdes pour indiquer qu'il s'agit d'un tonneau sans fin (et non pas sans fond). Monsieur a préféré mettre des notes de musique pour exalter la dimension artistique de leur famille (un fait qui le concerne personnellement). Mélanie, la sœur de 20 ans, a choisi une solide plante verte avec un tronc commun et des branches divergentes. À ce moment Stanislas dit que pour lui l'emblème le plus approprié serait une spirale, correspondant à un cercle vicieux, sans donner plus de précisions malgré l'insistance de sa sœur (qui ne manque pas de remarquer qu'on est venu pour lui) et de sa mère.

Pour la case «passé», ce qui est frappant, c'est que pour tous les membres de cette famille le passé est un passé proche, sans aucune allusion aux familles d'origine. Par exemple, Madame évoque la naissance de ses enfants et le placement en internat de Stanislas, événement qui sera repris par ce dernier; Monsieur a marqué la disparition récente, dans un accident, de son beau-frère (mari d'une sœur de son épouse); quant à Mélanie elle a noté un voyage réalisé en famille l'année passée. Il est clair que cette case mobilise une dimension fondamentale du paradigme de cette famille: le passé n'existe pas, n'a pas d'importance ou bien il est dangereux d'en parler (on retrouve ici un exemple de l'absence totale de nostalgie).

La case «présent» n'apporte pas de surprise et affiche le visage désinvolte du « familialement correct»: maman aide tout le monde et les parents s'entraident. Là aussi c'est une manière de contourner l'obstacle et qui permet de ne pas qualifier négativement les relations, il y a en effet un grand décalage entre ce qui est montré (un certain désengagement) et ce qui est écrit.

La case avenir ne semble pas poser davantage de problème, chacun y met à la fois une réalisation familiale consensuelle, l'achat d'une maison, et une ambition personnelle : se réaliser affectivement, sur le plan professionnel, voyager.

Au fur et à mesure que se construit ce blason, il semble devenir de plus en plus édulcoré, faisant plus office de fac-similé que de carte d'identité.

Même *les devises*: aide-toi le ciel t'aidera, chacun pour soi et la famille pour tous, liberté, joies et soucis, n'apportent pas de surprise et renforcent l'aspect de conformité et de désinvolture déjà mises en avant par le reste de la production.

Le thérapeute ressent une impression de pesanteur, un sentiment de découragement, d'impuissance qu'il décide de restituer à la famille en fin de séance mais sans donner d'explication. C'est alors que Stanislas lui tend la feuille pliée de son blason qui se révélera ne pas être vierge !

Ce qui est frappant dans le blason remis par ce garçon de 15 ans c'est:

- La qualité du dessin représentant l'emblème de la famille (et qui conforte la fibre artistique revendiquée par le père) et sa précision: un bouclier et une arme blanche tâchée de sang.

- Le fait que seules trois cases sont remplies: la maxime (chacun pour soi) qui exprime un véritable sentiment de solitude, l'objet (l'arme, le sang et la défense) qui en dit long sur le visage caché de cette famille et la case avenir où seul le projet familial est retenu mais où rien n'est dit des projets individuels (sont-ils envisageables ?)

S'il est clair que Stanislas a utilisé le blason pour continuer à poursuivre le jeu en utilisant sa stratégie (provocation et contrôle), il n'en demeure pas moins que sa contribution est la seule qui introduise de l'information qui fasse différence en proposant un visage alternatif de cette famille. Ce blason raconte au fil de la lame une souffrance extrême dont il sera possible de commencer à parler à pas menus à la séance suivante et à partir de la question: qu'éprouve-t-on quand on découvre le blason de Stanislas, comment chacun comprend-il le message ?

Figure 5: Blason de Stanislas.

Maxime ou Devise: CHACUN POUR SOI	
Passé: rien	Dessin d'un bouclier décoré et d'un poignard d'où ruisselle du sang
Présent: rien	Avenir: Achat d'une maison

Figure 6: Blason des membres de la Famille de Stanislas.

Maxime ou Devise: Mère : Chacun pour soi et la famille pour tous Père : Aide-toi le Ciel t'aidera Mélanie (20 ans) : Liberté, joie et soucis	
Passé: Mère: Naissance des enfants, placement de Stanislas Père: Décès récent (accident) de son beau-frère Mélanie: Voyage au Népal Stanislas: Mon placement en internat	Objets (dessins): Mère: Tonneau des Danaïdes Père: Une portée de musique Mélanie: Une plante verte Stanislas: (1 ^{ère} version) Une spirale qui est un cercle vicieux
Présent: Mère : Mon mari et moi nous entraînons Père : Ma femme soutient les enfants Mélanie : Les parents, Stanislas et moi, Maman est notre confidente	Avenir : Mère et Père: Achat d'une maison, réalisation professionnelle et personnelle Mélanie: Achat d'une maison, réalisation affective, voyager

Compétences des familles ou résilience familiale ?

La visée ici n'est pas de décrire les différentes étapes de la thérapie de ces deux familles mais plus modestement de pointer comment l'utilisation d'un objet flottant comme le blason familial enrichit le dialogue aidant/aidé en mobilisant en séance toute une dynamique émotionnelle où les sentiments du thérapeute peuvent être reliés au malaise familial. Cette dynamique comprend sans doute la réactivation des détresses et douleurs transgénérationnelles mais tout autant concerne les conflits,

heurts et difficultés dus aux conditions actuelles ainsi que la mise sous tension que provoque la rencontre avec le système thérapeutique.

Si l'outil pédagogique présenté dans les arbres de connaissances (Authier et Levy, 1992) a pour fonction de mettre en évidence les compétences et ressources des élèves en difficulté, qu'en est-il pour le blason à visée thérapeutique ?

Ce que dévoilent les blasons de Jeanne, de Stanislas et des membres de leur famille respective ne semble pas être seulement de l'ordre de la compétence. Bien sûr, il y a l'aspect créatif, esthétique qui surprend toujours lorsqu'on met en pratique les objets flottants, mais ce qui se passe avec les familles et les individus autour du blason paraît être davantage de l'ordre de la résilience, tel que ce concept, qui est un terme emprunté à la physique et qui caractérise la résistance au choc, est défini dans les travaux récents d'éthologie clinique, en particulier sous la direction de B. Cyrulnik (1998,1999). En effet si les différents blasons rendent lisibles certaines caractéristiques de la culture familiale, les aspects dévoilés ne concernent pas seulement les ressources du groupe familial, ils touchent aussi aux difficultés, à la souffrance intime que génèrent des politiques existentielles aliénantes et aux stratégies coûteuses. Remarquons aussi que la culture familiale ne peut accepter que des témoignages, des emblèmes qui viendront conforter le mythe, voire le renforcer. Ainsi même lorsque sont apportées des images à première vue «négatives», comme le poignard sanglant de Stanislas ou encore le tonneau des Danaïdes de sa mère, il convient de rester prudent quant au décodage et davantage encore à la restitution qu'on peut en faire. Il faut être attentif à les considérer au méta-niveau, à savoir: nous sommes une famille qui s'autorise à avoir plusieurs facettes et dont l'anticonformisme rend possible de montrer des choses qui dérangent et interrogent. Mais pour cela, fallait-il encore que soit créé un espace où puisse s'exprimer l'émotion (souriante et/ou grinçante).

L'intérêt ici du concept de résilience est qu'il prend en compte à la fois l'horreur et sa métamorphose (Cyrulnik, 1999). Mais surtout plutôt que de désigner un état, il correspond à un processus diachronique et synchronique de forces individuelles et communautaires qui vont s'articuler pour créer une représentation du groupe d'appartenance et de soi au sein de ce groupe qui va permettre l'historisation.

Offrir les conditions qui activent ce processus de résilience dans les familles est l'une des fonctions, et non la moindre, de cette méthodologie des objets flottants et en particulier du blason familial. Que ce soit dans le cas de Jeanne, où les blasons révèlent une famille virtuelle et donc alternative, ou dans le cas de Stanislas où ils vont favoriser l'émergence d'une famille à double visage, un lieu a été ouvert où un changement de regard sur le malheur devient possible.

Il paraît donc assez probable, à la lumière de la clinique familiale, que nous ne payons pas les fautes de nos ancêtres, pour paraphraser le titre d'un livre récent (Canault, 1998). On pourrait dire tout au plus, en tous cas c'est une hypothèse vraisemblable, que nous souffrons des séquelles des émotions ratées (suite à des événements tragiques) qui aboutissent à une carence narrative dans le récit familial. Et c'est précisément ce récit qui permet à chaque individu de s'inscrire dans une filiation et de construire son identité grâce à un processus d'historisation qui lui donne une place dans la communauté et lui procure un surcroît de sens quant à son existence.

Ces émotions ratées (Cosnier, 1994), au sens où elles ne peuvent être exprimées, surviennent le plus généralement à la suite de catastrophes (ou événements vécus comme tels) et où l'horreur, l'effroi, la peur, l'indignation, la honte, l'humiliation n'ont pu être ni parlés, ni même pensés. Ces émotions ratées deviennent comme des accrocs dans la trame mythique et se transforment en fardeau dans l'héritage familial. La thérapie doit alors permettre une narration qui inscrive en clair ces émotions enfouies.

En conclusion

La plupart des problèmes apportés en consultation par les couples et les familles mettent en scène la dialectique «identité, appartenance et transmission». Ce thème récurrent nous interroge à différents niveaux :

- Comment sortir d'une logique binaire contraignante du «ou bien devenir autonome, ou bien rester dépendant» pour accéder à une logique récursive fort bien décrite par E. Morin (1999, p. 158) : « *Ainsi il n'y a pas d'autonomie vivante qui ne soit dépendante. Ce qui produit l'autonomie produit la dépendance qui produit l'autonomie* » et qui laisse loin derrière l'injonction du: «il faudrait qu'il (ou elle) soit plus autonome». Autrement dit, comment négocier construction de l'identité et appartenance en échappant aux prophéties de la transmission du type: «tu seras alcoolique comme ton père, mon fils !».
- Comment réconcilier le senti et le mental quand ce qui a été éprouvé n'a pu trouver les conditions pour être représenté ?

Ce court texte n'a pas l'ambition de répondre à de si vastes questions mais seulement de les poser à la lumière du prisme du «blason familial» qui est un objet flottant où va pouvoir se projeter une esthétique familiale qui condense tout un tissu émotionnel qu'il va devenir possible de recadrer en l'inscrivant dans une narration. Ce rituel thérapeutique à forte composante analogique permet, en partie, d'échapper au conditionnement linguistique. À la fois espace interactif et objet métaphorique il favorise l'augmentation du degré de complexité face à des logiques devenues aliénantes, en ce sens il favorise les processus de résilience familiale.

Cette piste n'a été ici qu'entrouverte mais mériterait un approfondissement de la part des thérapeutes systémiciens ; en effet ce concept de résilience qui s'inscrit dans une écologie sociale en évoquant une idée de protection du milieu mais aussi tout un entrecroisement de forces qui se conjuguent en un processus qui tend à améliorer la capacité de rebondissement, en gérant au mieux les pertes, a une forte résonance systémique et s'intègre bien aux théories de la complexité. Nous avons abordé cette notion par le biais d'un outil médiateur, certains ne manqueront pas de sourire en remarquant qu'il ne s'agit là que de techniques et non de théorie, mais ces outils permettent l'expérience et *«l'expérience est nécessaire, je l'avoue, afin que l'âme soit déterminée à telles ou telles pensées, et afin qu'elle prenne garde aux idées qui sont en nous »*. (Leibniz)

Cependant et en guise de conclusion provisoire, comme le remarque A. Comte-Sponville (1998): *«D'autres yeux nous montreraient un autre paysage »*.

Yveline Rey

Centre d'Étude et de Recherches sur l'Approche systémique
3, rue Emile Augier F-38000 Grenoble

BIBLIOGRAPHIE

- Authier M., Lévy P. (1992): *Les arbres de connaissances*, Éditions la Découverte, Paris.
- Caillé P. (1985) : *Familles et thérapeutes*, Ed. E. S. F., Paris.
- Caillé P., Rey Y. (1988, 1996): // *était une fois... La méthode narrative en systémique*, E. S. F. Éditeur, Paris.
- Caillé P., Rey Y. (1994): *Les objets flottants, au-delà de la parole en thérapie systémique*, E. S. F. Editeur, Paris.
- Canault N. (1998): *Comment paye-t-on les fautes de ses ancêtres*, Desclée de Brouwer, Paris.
- Comte-Sponville A. (1998): *Pensées sur la connaissance*, Albin Michel, Paris.
- Cosnier J. (1994): *Psychologie des émotions et des sentiments*, Retz, Paris.
- Cyrułnik B. (1998) : *Les enfants qui tiennent le coup*, Hommes et perspectives. Revigny-sur-Omain.
- Cyrułnik B. (1999) : *Un merveilleux malheur*. Éditions Odile Jacob, Paris.
- Damasio A. (1995): *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Éditions Odile Jacob, Paris.
- Lombarde P., Milligan K. (1999): Avant-propos. In: *Critique*, Tome IV, n° 625/626, pp. 487-498.
- Morin E. (1999): Anthropologie de la liberté. In: *Entre systémique et complexité, chemin faisant. Mélanges en l'honneur du Professeur J. L Le Moigne*. P. U. F, Paris, pp. 157-170.
- Onnis L. (1999): Le langage métaphorique et non verbal en psychothérapie Systémique, vers une narration analogique. In *Cahiers critiques de thérapie familiale et pratiques de réseaux*, Bruxelles, n° 22, pp. 57-76.
- Rey Y., Burille P., Martinez J. P. (1987): De la famille aux institutions: les messages irrécupérables. Erreur et créativité. In: *Thérapie Familiale*, Genève, Vol. 8, n° 1, pp. 7-18.
- Rey Y. (1996): Mémoire, oubli et nostalgie en thérapie familiale. In: *Thérapie Familiale*, Genève, Vol. 17, n° 3, pp. 399-409.
- Serres M. (1992): Préface: Appartenance et identité. In: Authier M. et Lévy P., *Les arbres de connaissances*. Éditions la Découverte, Paris, pp.7-15.
- De Souza R. (1999): À qui appartiennent les émotions ? In: *Critique*, Tome IV, n°s 625-626, pp. 487-498.